

Padre padrone
L'éducation d'un berger sarde
Synthèse d'André CHATELET

L'auteur est né en 1938 en Sardaigne. Illettré jusqu'à 20ans, il devient professeur de linguistique à l'université. Ce livre est l'histoire de sa vie, ou plutôt de son combat, pour avoir le droit à l'enseignement. Il existe une suite : « Le langage de la faux » C'est devenu un film des frères TAVIANI, palme d'or au festival de Cannes en 1977.

Dans la Sardaigne des années 1940, à l'âge de 6 ans, Gavino est arraché de l'école par son père, pour l'aider dans les tâches agricoles. Il commence berger dans les collines, séparé de sa famille, en dehors de la vie du village.

Dans un monde presque encore moyenâgeux avec des classes sociales très marquées, l'éducation est sévère sous la férule d'un père violent et avide du gain. Malgré des tentatives de révolte, les coups et les dangers, Gavino finit presque par aimer son isolement et la nature qui l'entoure.

Bien sûr il lui faut apprendre à surveiller son troupeau, à traire les brebis en leur bouchant le cul avec la tête, mais aussi à lutter contre les vipères, les puces, les poux, les bandits, les voleurs, les voisins, la maladie, le froid, les sauterelles. Ensuite, toujours en surveillant le troupeau, et toujours avec les colères et les corrections du père, vient l'apprentissage du travail de la terre, de la vigne, des oliviers.

Quelques moments de répit dans ce travail forcené de jour et de nuit, quelques moments de détente. Un oncle qui raconte des histoires d'un aïeul, la découverte de la sexualité, et surtout la musique avec les saltimbanques et un autre oncle. Tout cela lui valant quelques fois des raclées.

Malgré son isolement, il découvre petit à petit la vie sociale, l'exploitation des métayers par les gros propriétaires et des journaliers par les métayers. Seuls les gens riches peuvent avoir accès à l'enseignement supérieur.

La pauvreté de l'île ne donne comme solutions que l'émigration, l'armée, ou le maquis (bandit – mafia) Comme beaucoup de jeunes, pour échapper à la misère et au joug paternel, il tente, avec un ami, d'émigrer pour aller travailler dans les mines aux Pays-Bas. Mais son père fait échouer son projet.

Au fur et à mesure, il prend conscience qu'il restera sous la sinistre tutelle paternelle tant qu'il n'aura pas acquis les moyens de communiquer avec les autres.

En 1958, à 20 ans il mesure 1,59m, ne sait pas écrire, ne parle pas l'italien, ne sait pas ce qu'est une douche. Avec l'accord de son père, après avoir étudié pour passer, et réussir, son certificat d'étude, il s'engage dans l'armée, pour apprendre le métier de radio monteur, et devenir sergent. Pour un berger sarde être sergent était le bâton de maréchal. C'est là qu'il découvre un autre monde, où les gens parlent italien et ont accès à la culture. C'est à ce monde qu'il veut appartenir, sans pour autant renier totalement ses origines.

Comme son niveau d'instruction est plus que bas, ses débuts dans les cours sont lamentables et même dramatiques. Avec acharnement, obstination, entêtement, en se faisant aider par d'autres recrues ayant un niveau bien supérieur au sien, en étudiant de jour et de nuit, il parvient à réussir tous les examens. Il est sergent avec un niveau d'étude de seconde.

Mais ses idées l'empêchent de rester dans l'armée. Il veut faire des études supérieures pour se sortir de sa condition de « gibier » Son contrat terminé, il ne « rempile » pas, déchaînant la colère paternelle et le mépris des gens du village. Tout en aidant aux travaux des champs, Gavino continue d'apprendre pour se

Padre padrone de Gavino LEDDA

Benvenuti

libérer du joug du 'père-patron'. La tension entre les deux hommes devient insoutenable, allant jusqu'à l'affrontement physique. Il décide de quitter le village et part pour Salerne.

Je ne sais plus si j'ai lu la suite ou si c'est les souvenirs du film ! mais le chemin sera encore long et difficile avant d'être professeur d'université.

Style simple, imagé, direct, quelques expressions savoureuses pour un livre dur et puissant qui se lit très facilement.

QUELQUES EXTRAITS

« Et un matin de février, pendant que la maîtresse s'efforçait de me faire écrire au tableau, mon père, soutenu par la conviction morale d'être mon propriétaire, le regard terrifiant tel un faucon affamé ... , surgit dans la classe.

- *... « Je suis venu reprendre mon enfant. J'en ai besoin pour s'occuper des moutons et les garder...Il est à moi. Et moi je suis seul. .. Gavino, même s'il est encore petit, gardera les moutons pendant que moi je moissonnerai ou je taillerai la vigne ou je travaillerai dans l'olivieraie que j'ai déjà commencé à planter.... En somme, lui il gardera les moutons pendant que moi je ferai tout le reste pour gagner de quoi nourrir ses petits frères...Moi je n'ai pas d'argent pour leur acheter les moyens de subsistance. L'argent que je retire du lait des brebis suffit à peine pour acheter les vêtements et les autres choses que nous les bergers nous ne pouvons pas produire.... Je regrette de vous le reprendre, mais sans lui je ne pourrais pas continuer. Ca a toujours été notre histoire à nous les bergers. Il y a des bandits partout, et vous le savez très bien madame. » - « Gavino est encore trop petit ! Comment pourra-t-il garder les moutons et faire peur aux bandits ? Sa présence sera inutile. Ici il apprendra à vivre avant de s'exposer à la vie. Il lui manque encore les plumes pour prendre son vol. »*
- *« Qu'est-ce que vous connaissez au métier de berger, vous ? Les bergers volent tous sans ailes.....*
- *Je saurai faire de lui un très bon berger capable de produire du lait, du fromage et de la viande. Il ne doit pas étudier. Maintenant il doit penser à grandir. Quand il sera grand, le certificat d'études, il le passera comme font beaucoup d'autres avant de s'engager. Les études, c'est pour les riches : c'est pour les lions et nous ne sommes que des agneaux.*
- *Si le gouvernement me payait quelqu'un pour garder les moutons ou m'aidait d'une autre façon, je vous le laisserais pour étudier. Ce garçon est à moi. Qu'est-ce que veut ce gouvernement ? Que pour l'envoyer lui à l'école, mes autres enfants meurent de faim ? Non. Non. Moi mon fils je le prends et je l'utilise parce que je ne peux pas m'en passer. Et je veux bien voir ce que cette loi scélérate est capable de me faire. Moi, je suis bien tranquille ! C'est la loi qui n'est pas tranquille. Elle veut rendre l'école obligatoire. La pauvreté ! Elle, elle est obligatoire. »*

« Ce fut pendant l'hiver de 1957 qu'avec Gellon, à la Mairie, nous déchiffrâmes péniblement le ban de propagande pour l'engagement dans l'armée de jeunes gens à spécialiser.

Les qualités physiques requises ne me faisaient pas peur. Il fallait mesurer 1m60. Si je m'étais et tendais le cou, je réussissais à l'atteindre. J'avais fait des essais et souvent j'y arrivais. Ma taille réelle était alors seulement d'un mètre 59. Mais c'était la culture, le niveau CM2 demandé sur l'affiche qui m'effrayait.

Padre padrone de Gavino LEDDA

Benvenuti

..... C'est dans cet état culturel mnémonique, et sans savoir écrire, que, devant mon insistance, mon père me présenta à une institutrice de Siligo.

« D'accord, maintenant tu vas passer ton certificat d'études. Je ne veux pas de ce scrupule. Il est temps maintenant. C'est un sacrifice que je dois faire. Je te l'avais d'ailleurs promis quand je t'ai sorti de l'école ».

La maîtresse m'enseigna encore mieux la connaissance de l'alphabet et quelques notions de caractère général que mon père était arrivé à m'apprendre entre deux coups de colère. Au bout de trois mois en juin je me suis présenté à l'examen comme candidat libre au milieu des enfants de 12 ans. Je fus admis.

Je dois avouer que la petite rédaction (une heureuse partie de campagne) je la fis très mal. Je n'étais pas capable d'écrire correctement. Ma lecture était essoufflée, forcée, syllabique. Dans les mots longs, quand j'arrivais à la fin, j'avais déjà oublié les syllabes initiales si bien que je ne savais plus quel mot j'avais lu.

Je me suis un peu rattrapé à l'oral. Ce que j'avais entendu depuis mon enfance par les bergers eux-mêmes, par mon père ou par la maîtresse ne me sortait plus de la tête. Parmi les institutrices qui m'interrogeaient il y en avait encore certaines qui se souvenaient de mon éloignement de l'école à six ans. Elles s'attendirent en me voyant à nouveau sur les bancs de l'école habillé en berger. Ainsi la commission me fit cadeau de la réussite. Bien sûr pas seulement pour me faire plaisir, à moi. Les autorités scolaires avaient l'ordre de laisser réussir les bergers déjà engageables même s'ils étaient presque analphabètes. De cette façon la nation combattait l'analphabétisme dans les statistiques et créait une base engageable pour la défense de la patrie ».